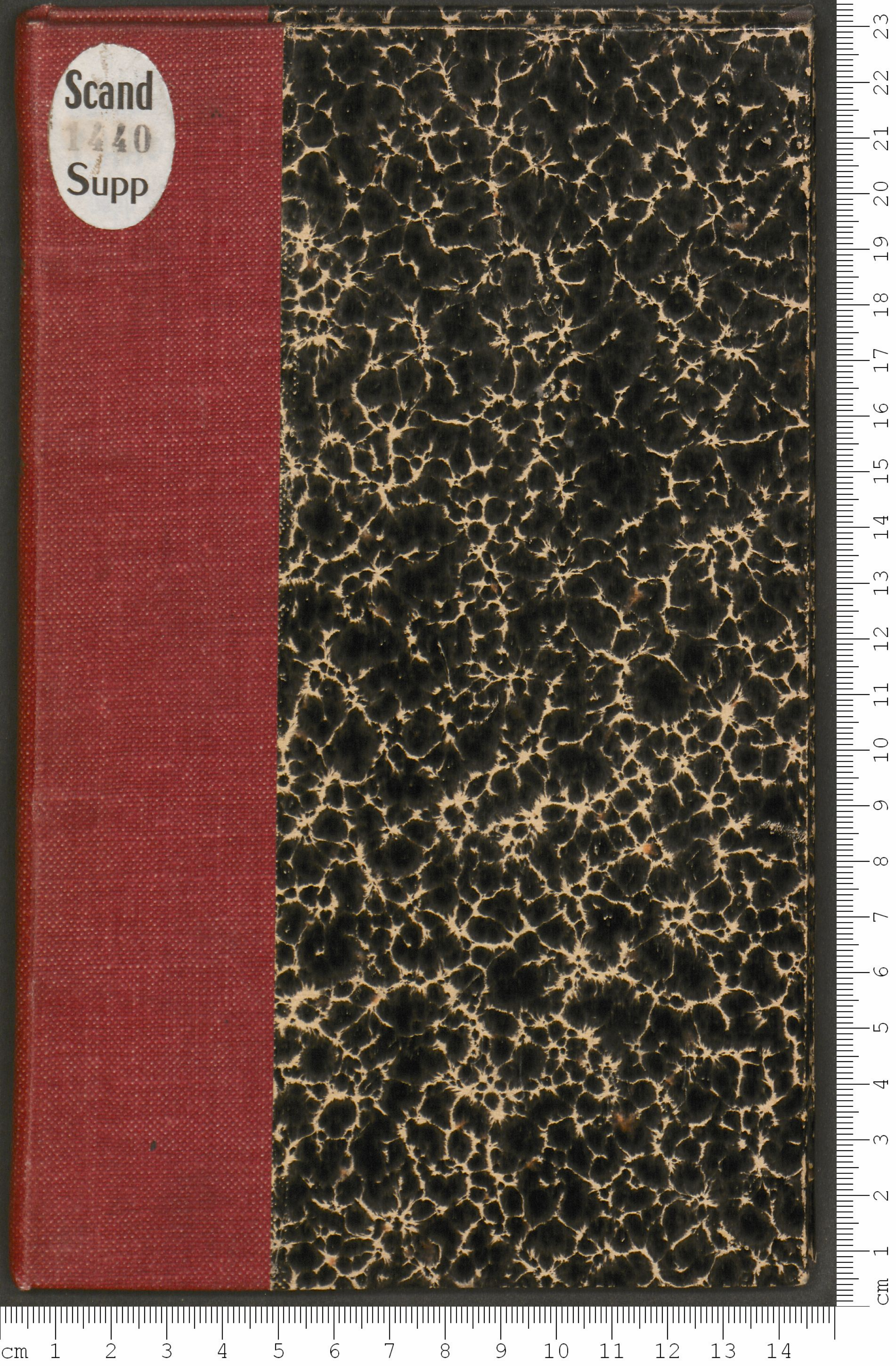
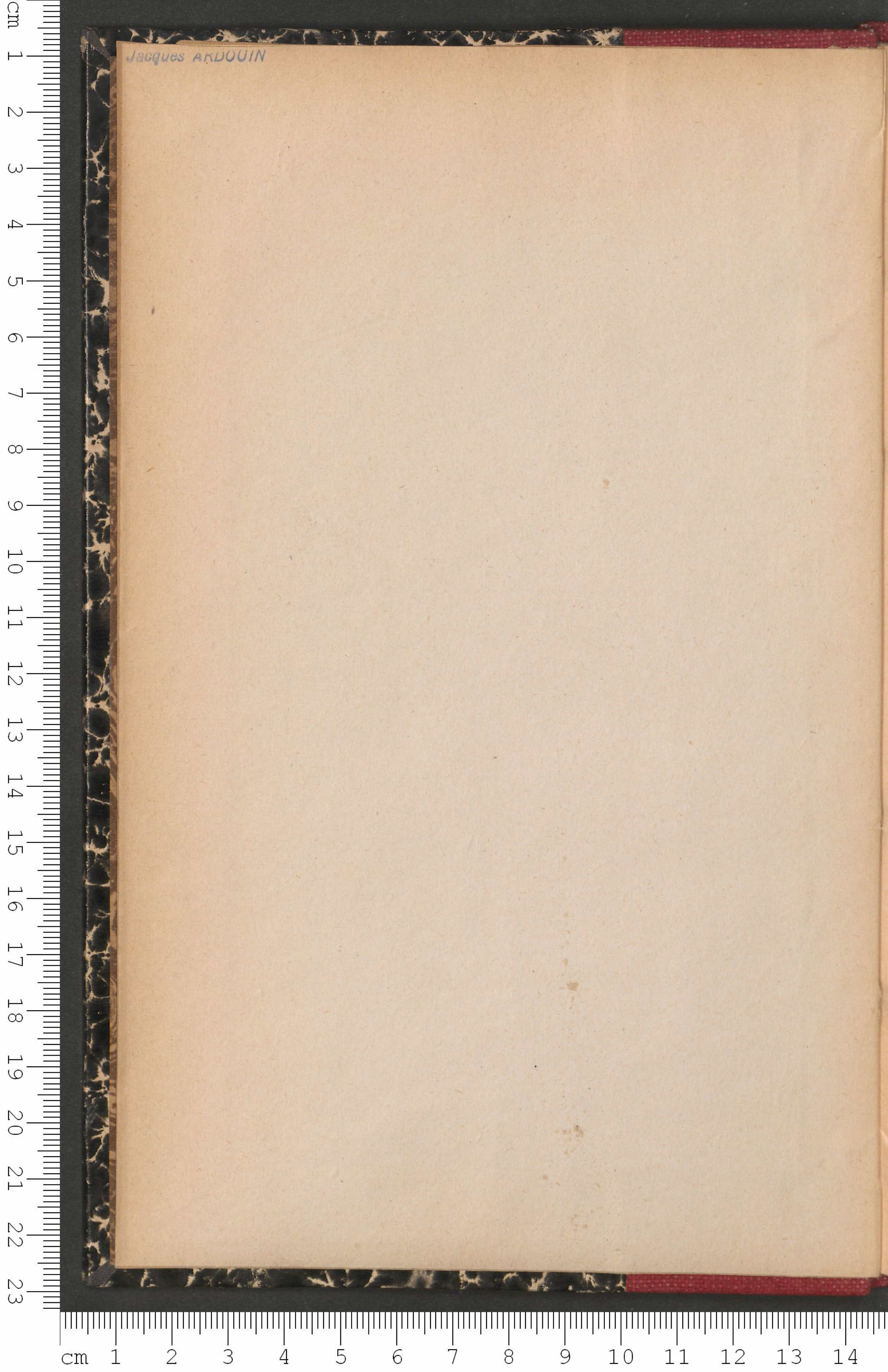

SPRINGER
DE LA
BASTILLE
AU
CAP NORD

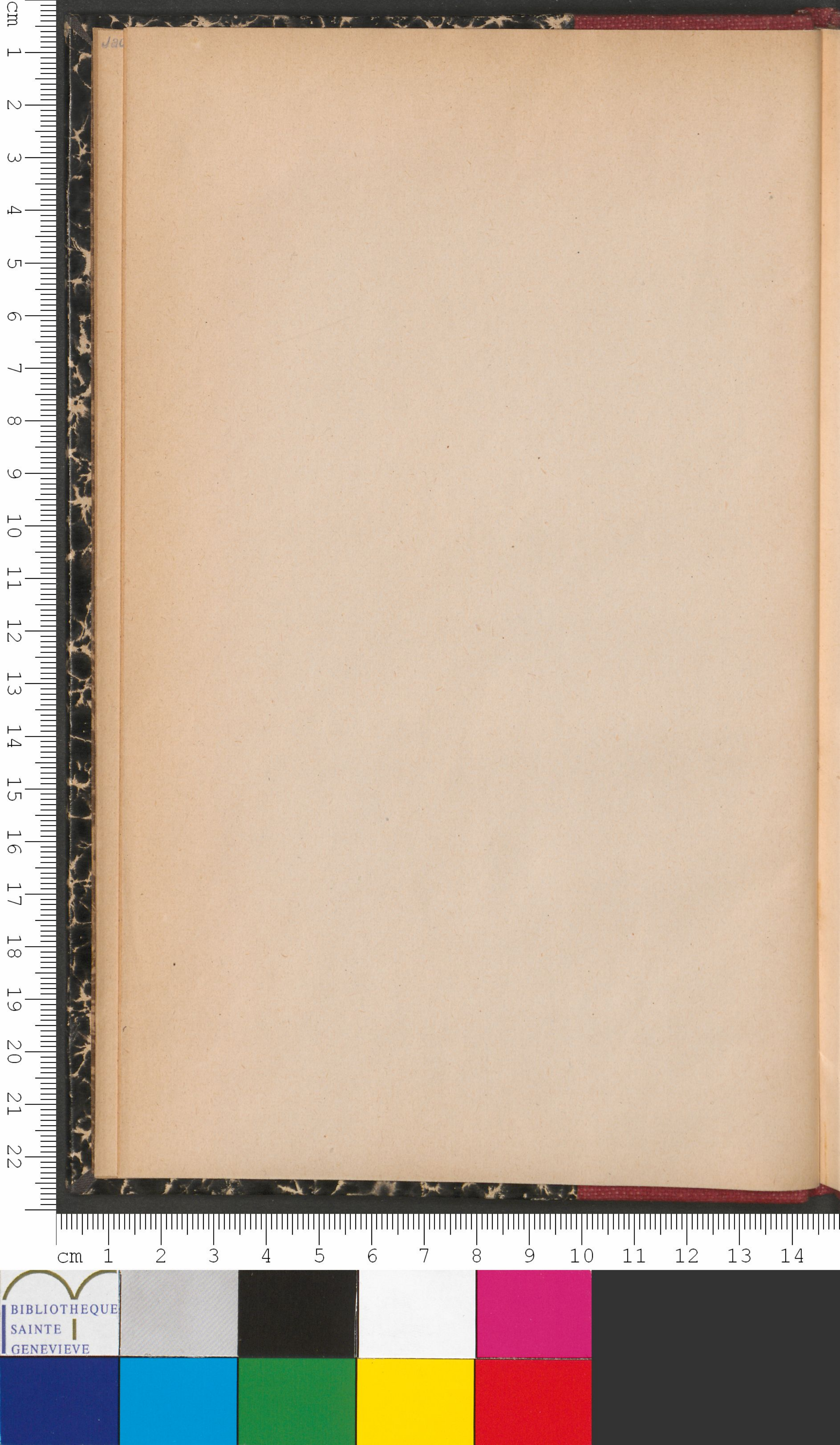


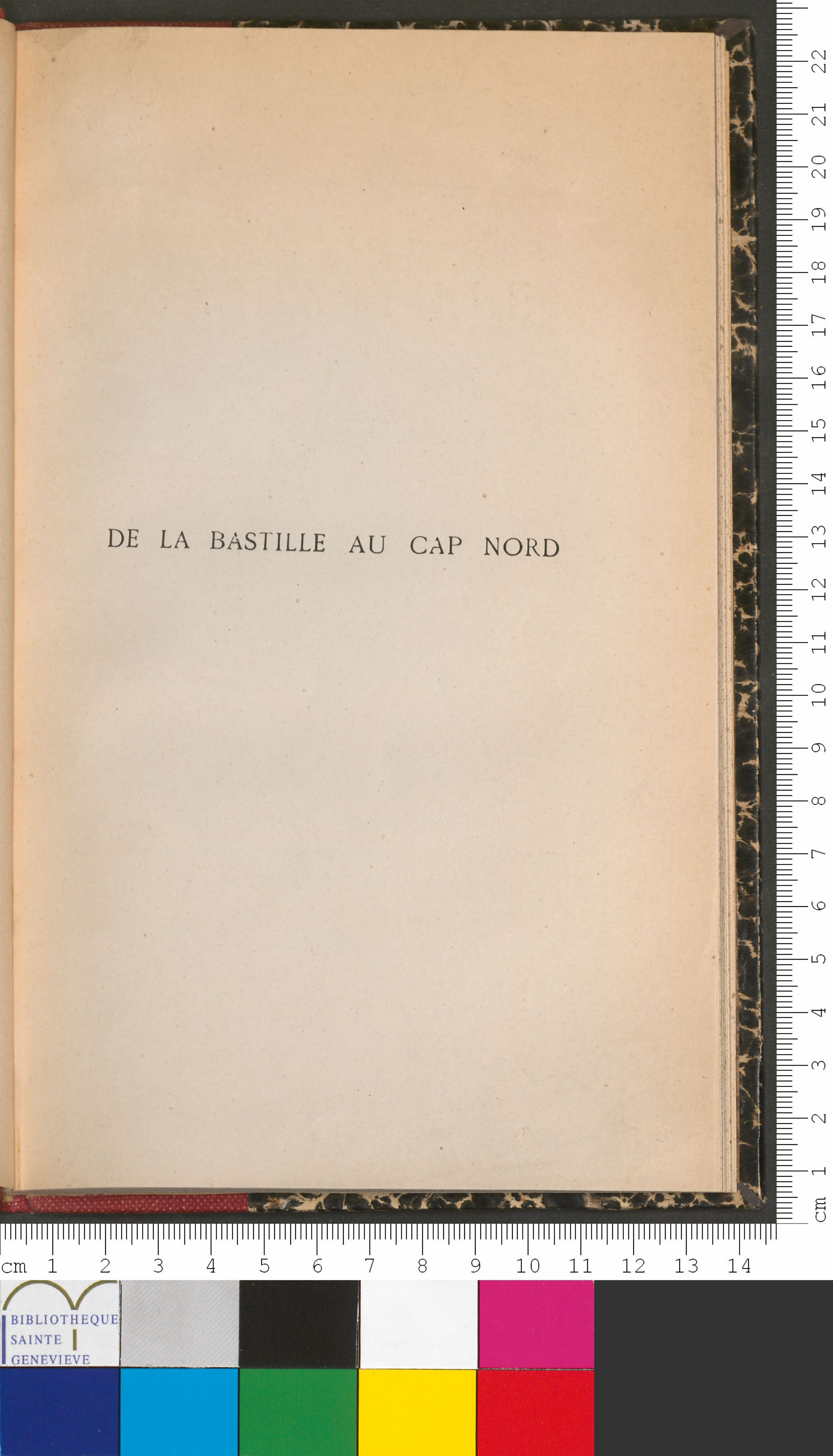

Scand
1440
Supp











DE LA BASTILLE AU CAP NORD

DE

LA BASTILLE

AU

CAP NORD

(Notes et impressions d'un Parisien en Norwège)

PAR

MAURICE SPRINGER



PARIS

CALMANN LEVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1889

« Chaque été, des curieux s'embarquent pour le cap Nord et décrivent ensuite en de gros volumes, à l'aide de faciles plagiats, les régions qu'ils ont parcourues en quelques jours à vol d'oiseau. » Ainsi s'exprime M. X. Marmier (de l'Académie française). Si ce reproche semble justifié pour quelques auteurs, j'avoue que j'ai tout fait pour ne pas l'encourir. Les lignes qui suivent ont été pour la plupart tracées sur mes genoux, tandis que le Sirius *m'emportait sur les côtes de la Norwège; elles se ressentent de l'équilibre instable du navire. Celui qui croit trouver une relation de voyage sérieuse sera bientôt désabusé, car ces quelques pages, sans aucune prétention littéraire, ne sont que les notes d'un étudiant en vacances.*

DE

LA BASTILLE AU CAP NORD

A midi précis, rendez-vous à la Bastille, où je dois retrouver mes deux compagnons de route. Tous trois enfants du quartier, nous fûmes pris un beau jour du désir de découvrir des pays nouveaux; la saison de l'année nous fermant le Midi, le Nord seul reste ouvert. L'idée de se rapprocher le plus possible du pôle Nord nous attire d'une façon magique. En un rien de temps, nos préparatifs sont terminés, nos adieux touchants adressés, et en route pour le cap Nord.

*
* *

A bord du *Kong-Dag*, 12 juillet 1888.

C'est par le Havre que nous gagnons la Norwège. Je me dispense de vous parler des pays plus ou moins curieux que nous traversons de Paris au Havre. Le voyage du Havre à Christiania se fait le plus simplement du monde. Nous nous embarquons sur un excellent paquebot norwégien avec une vingtaine de passagers.

Départ à onze heures du soir. La sortie du port n'a rien de gai : pas de mouchoirs agités sur la jetée, le quai est désert, personne ne s'occupe de nous. Les deux feux de la *Hève*, comme de gros yeux, contemplent seuls notre départ; aussi, après un dernier regard lancé à la terre de France, tous les passagers rentrent rapidement dans leurs cabines, comme des

souris qui gagnent leur trou. La mer est calme, on se couche, et le bruit cadencé de la machine qui s'harmonise avec le clapotis des vagues vient bercer notre premier sommeil.

*
* *

Le lendemain matin, la mer est forte. Quelques-uns déjeunent, d'autres font le contraire. Longeant la côte anglaise, nous passons devant Douvres; bientôt tout disparaît et nous nous engageons dans la mer du Nord, où de grosses vagues de fond donnent au navire une oscillation désobligeante.

A quatre heures, le capitaine dit que nous passons au large de Hambourg. Nous naviguons au milieu de la brume; on ne voit rien. Je me souviens tout à coup que nous sommes au 14 Juillet. Je ne suis pas accoutumé à voir s'écouler ce jour avec tant de calme. C'est l'heure où les bruits de fanfares retentissent à travers le bois de Boulogne, et où d'habitude je reviens au milieu de badauds qui accompagnent un régiment; aujourd'hui tout est si tranquille autour de moi que, pour un peu, j'allais oublier la solennité de la fête.

*
* *

Nous sommes huit Français à bord, les autres passagers sont Norwégiens. Le type le plus curieux, c'est le capitaine du navire : beau garçon, blond, d'une quarantaine d'années, c'est un Norwégien énergique; son service est fort dur, sur une mer presque toujours mauvaise, surtout l'hiver. Aussitôt arrivé au Havre, ce loup de mer prend le premier train pour Paris, et, en un clin d'œil, le voilà transformé en vrai Parisien, n'allant que dans les restaurants à la mode, ne manquant pas de voir la pièce nouvelle et d'aller entendre les chansonnettes en vogue. Après quelques jours de cette existence, il regagne son bord,

passe des nuits terribles sur sa passerelle au milieu des tempêtes, remontant vers les froideurs de la Norwège, où il n'a pour se réconforter que le souvenir des Parisiennes qu'il trouve charmantes.

*
* *

Au bout de trois jours de navigation, nous apercevons la côte norwégienne et nous faisons escale à Arendal. Partis de Paris par un temps froid et pluvieux, nous arrivons en Norwège par une chaleur tropicale; tout est brûlé par le soleil. On va au Nord pour trouver le frais, et on tombe dans une chaleur intolérable, quelle ironie !

Nous longeons toute la journée la côte que je me garderai bien de vous décrire. Se hasarder à faire des descriptions, c'est à coup sûr ennuyer quelque peu le lecteur, si bienveillant qu'il soit, à moins d'avoir un talent que beaucoup de gens croient posséder, et qui ne s'est jamais révélé qu'à leurs propres yeux. D'ailleurs, sur ce point, il existe des guides de voyage fort bien faits et très complets, puisqu'ils indiquent les endroits où le voyageur doit être émerveillé. L'auteur ajoute même très finement : dix minutes d'enthousiasme suffisent. Les Anglais suivent ces prescriptions au pied de la lettre.

*
* *

L'arrivée à Christiania est saisissante. On pénètre dans un golfe qui va se rétrécissant pendant six heures; mais ce qui frappe tout d'abord, c'est la gamme infiniment variée des couleurs, impossible à exprimer sans recourir à l'argot des artistes.

Nous débarquons à Christiania à une heure du matin; il fait jour. La ville est triste et froide, malgré la chaleur qui y règne. Nous parcourons ses rues éclairées par une lueur gris

ardoisé. Ses grandes avenues, bordées de maisons basses, sont absolument désertes et, n'entendant que le bruit de nos pas qui résonnnent sur le pavé, nous avons l'air d'arriver dans le château de la *Belle au bois dormant*.

A l'hôtel où nous nous étions annoncés, personne ne nous attend ; nous pénétrons dans une maison qui semble inhabitée. Après avoir erré dans les couloirs, nous rencontrons comme par hasard un homme avec une casquette galonnée et nous déclinons nos noms. « Parfaitement », répond-il, puis, disant un numéro de chambre, il disparaît.

Je commence à me sentir loin. Ce n'est pas l'accueil des hôtels européens, où un monsieur, aux longs favoris, à l'air grave, vient vous recevoir avec un accent plus ou moins allemand, tandis qu'une armée de garçons en habits noirs sortant par tous les orifices tourbillonnent au milieu d'un vacarme de cloches, de timbres et de sonnettes électriques. Ici il faut se débrouiller tout seul; mais, avant de le savoir, on s'expose à des bévues. Et, en effet, à la porte cochère, je vois un individu qui se promène, les mains dans ses poches. Je le prie poliment de porter mes bagages dans ma chambre. Il me lance un regard dédaigneux, et, sans répondre, il tourne le dos et s'en va. J'ai appris que c'était un grand seigneur anglais qui, pour se distraire, était venu contempler notre arrivée.

*
* *

Christiania ne présente guère d'intérêt : c'est une ville grande, qui n'a pas l'aspect d'une grande ville ; la plupart des maisons sont en bois, et tout a l'air moderne et sans couleur locale. Il y a toutefois quelques monuments : le palais du roi, la Chambre des députés et l'Université, mais ils sont lourds et se ressentent du voisinage de l'Allemagne. Les environs de la ville sont gracieux, partout le fjord de Christiania s'insinue,

découpant des langues de terre aux contours les plus variés. Tout ce pays est vallonné et présente des côteaux où s'étagent de jolies villas, parmi lesquelles une des plus singulières est celle du roi : c'est Oscarshall, dont les murailles blanches et la tour rappellent les maisons mauresques. L'intérieur est peu meublé et ne respire pas le confort ; dans la salle des « souvenirs » se trouvent d'augustes mannequins revêtus de vêtements royaux authentiques des anciens souverains de la Norwège. L'expression de ces têtes couronnées est navrante. On se croirait dans la chambre des horreurs, chez Mme Tussaud.

Les distractions du soir ne sont pas nombreuses ; dans cette saison les théâtres sont fermés, de sorte que ceux qui sont avides de plaisir vont à Tivoli, grand théâtre en plein air, dans un jardin où l'on s'attable pour souper tout en contemplant des pantomimes, des opérettes, etc. Le public y est fort bien : la mère peut y conduire sa fille.

*
* *

La route de Christiania à Trondjhem se fait en chemin de fer; c'est un voyage de vingt heures tout à fait charmant. On ne tarde pas à pénétrer dans des forêts de sapins d'un aspect très sauvage; des cours d'eau suivent la voie et donnent un peu de gaieté à ce paysage sévère. De temps en temps on s'arrête à une station, c'est-à-dire à une gare entourée de quatre ou cinq maisons; dans tout ce long trajet, on ne rencontre ni ville ni village. On voyage dans un petit train à voie étroite, très confortable et disposé en sleeping-car. Toutes les deux heures, le train s'arrête à un petit buffet qui étonne la première fois qu'on y arrive : les plats sont disposés sur une table au milieu d'assiettes et d'ustensiles. Mais personne pour faire le service, de sorte que chacun se sert comme il l'entend, prend ce qu'il veut, et après chaque plat se lève pour courir chercher

la suite en bousculant les autres. Quelques gros Allemands se font remarquer par une voracité exceptionnelle.

*
* *

C'est dans ce trajet que, pour la première fois, nous apercevons des glaciers. Vers onze heures du soir, par un temps superbe, le soleil dore leur sommet; cette nuit est mon plus beau jour, pourrait-on dire sans plaisanterie. Rien n'est surprenant comme de voir vers une, deux heures du matin, des gens qui travaillent dans les champs et des enfants qui jouent à la porte des maisons. Les habitations ne sont pas une des moindres curiosités : élégantes, joliment vernies, elles sont d'une propreté remarquable; de loin, entourées de leurs sapins d'un vert vert, tout cela est si gentil qu'on dirait des jouets d'enfants. A sept heures du matin, nous arrivons à Trondjhem par une chaleur étouffante. Plus nous avançons vers le Nord, plus il fait chaud; on se croirait sous l'équateur.

*
* *

Trondjhem, 18 juillet.

Trondjhem pour beaucoup de gens s'appelle Drontheim; il n'y a pas qu'à Paris qu'on s'imagine avoir réalisé un progrès en changeant un nom. Cette ville est située sur le bord de la mer où s'élèvent de grandes baraques en bois; ce sont des entrepôts de poissons. Partout l'odeur de ces poissons nous poursuit; il faut s'y faire, puisque désormais ce parfum va embaumer le reste de notre voyage. Le port est carré; de grandes avenues se coupent perpendiculairement. D'un aspect morne, triste, on rencontre parfois cinq ou six personnes en même temps dans la rue; les gens du pays disent alors qu'il y a foule.

Toutes les maisons ont l'air d'être neuves, car le feu ne leur laisse pas le temps de vieillir. Les incendies périodiques sont le fléau de cette contrée, déjà si peu privilégiée. Tout est disposé en conséquence : les maisons sont basses, les rues très larges, partout des avertisseurs pour demander des secours. Mais les constructions sont en bois et les secours sont organisés d'une façon tout à fait insuffisante ; aussi le moindre incendie prend-il souvent les proportions d'un désastre. Les habitants le subissent comme un tribut inévitable, le supportant avec ce fatalisme des gens habitués à lutter contre une nature cruelle ; ils font sa part dans toutes leurs prévisions.

Trondjhem possède une cathédrale ancienne et très remarquable, à ce qu'il paraît, et dont nous ne pouvons avoir qu'une idée très imparfaite : en y pénétrant, nous sommes arrêtés par des échafaudages et des courroies de transmission qui se croisent dans tous les sens ; au milieu de la poussière nous distinguons quelques vitraux ; nous en sortons tout couverts de plâtras, n'ayant rien vu.

La ville était autrefois fortifiée, aujourd'hui elle n'a plus qu'une citadelle restée célèbre : c'est le Munckholm où Shumacker fut enfermé pendant vingt-trois ans. Cet homme du peuple, né à Copenhague, devint, grâce à son intelligence, ministre, comte et chancelier du roi Christian VII en 1683. Il allait épouser une princesse du sang royal, lorsque l'envie et la calomnie arrêtèrent son ascension rapide. Accusé de haute trahison, il fut condamné à mort. La foule stupéfiée était réunie pour assister au supplice. Lui, d'un pas ferme et énergique, marche à l'échafaud. Au moment où le bourreau lève le bras, le cri : « Arrêtez » retentit, et un aide de camp du roi se précipite, apportant la grâce du condamné, c'est-à-dire la prison perpétuelle. Le roi, sentant un peu tardivement toute la honte de ce crime, avait envoyé son aide de camp. Mais il comptait que la grâce arriverait quelques instants après l'exécution. Le bour-

reau avait été trop lent, il fut envoyé en disgrâce. C'est du moins ce que raconte Victor Hugo.

*
* *

Trondjhem est pourtant une ville qui a son importance, puisque le roi de Suède est obligé d'y venir se faire couronner dans la cathédrale. Il paraît que les rois trouvent cet article de la constitution peu agréable, d'autant plus qu'avant le chemin de fer qui est récent, il fallait huit jours pour venir de Stockholm. Ce n'était pas un voyage d'agrément, et pourtant il n'est pas nécessaire ici de prononcer un discours à chaque station. Dans ce pays, on n'est pas bavard. Très libéraux et attachés aux institutions démocratiques, les Norwégiens sont honnêtes, travailleurs, énergiques. Ils ne perdent pas leur temps à philosopher sur le meilleur des régimes, occupés qu'ils sont à lutter contre la nature. Cette poignée d'hommes, puisqu'ils ne sont que deux millions d'habitants pour cet immense territoire, disputent avec âpreté leur vie à ce pays qui leur a tout refusé. Le froid, l'absence de terre cultivable, la difficulté des communications, la nuit de six mois ne les ont pas rebutés. Dans toutes ces contrées à l'aspect désolé et désert, il y a des hommes. Chose étrange, tandis que nous nous apitoyons sur leur sort, eux ne se plaignent pas. Ils ont en partie résolu la question sociale. Rien ne leur manque : ils n'ont besoin de rien.

*
* *

A bord du *Sirius*, 23 juillet.

Par un soleil radieux, à dix heures du soir, nous nous dirigeons vers le port où les habitants sont amassés sur le quai pour voir partir *le Sirius* qui doit nous emporter. Les passagers

sont fort nombreux; plusieurs couchent sur les banquettes du salon; je crains d'avoir à subir leur sort. Grâce à une lettre de recommandation pour le capitaine, un officier me cède sa cabine. Je suis admirablement logé et tout seul, ce que j'apprécie beaucoup. La cohabitation avec des inconnus plus ou moins éduqués a toujours été pour moi un des grands désagréments de la vie à bord. Après avoir fait connaissance avec mon nouveau nid, je remonte sur le pont où un orchestre joue des airs norwégiens. La foule est devenue de plus en plus compacte; dans le nombre, quelques jolies personnes. Assister au départ d'un navire qui part pour le Cap Nord est une grande distraction pour ce pays qui sue la monotonie.

Tout à coup, le signal du départ est donné; la musique exécute l'hymne norwégien, le canon du bord tonne, et lentement nous démarrons.

La sortie du fjord produit une vive impression. Mais, puisque j'ai promis de ne pas faire de descriptions, je passe.

On se promène sur le pont, on admire, et vers minuit et demie, la nuit ne venant pas, nous nous décidons à aller nous coucher.

*
* *

Le lendemain, à huit heures, retentit la cloche du déjeuner tout le monde se précipite. Pour la première fois les passagers se trouvent réunis, et déjà je saisis au vol des réflexions désobligeantes des uns sur les autres. C'est le commencement de la vie de cancans, seule ressource intellectuelle de cette réunion hétérogène. On se range d'abord instinctivement par nationalité; puis il s'établit des petites chapelles secondaires. Afin de pouvoir donner un plus libre cours à la médisance et à la curiosité, beaucoup vont de l'une à l'autre, si bien que, grâce à ces transfuges, en peu de temps tout le monde connaît la biographie de chacun. Nulle part l'esprit d'analyse n'est

poussé aussi loin. Tous les moyens sont bons pour savoir qui vous êtes, ce que vous faites, d'où vous êtes, si vous êtes marié, si vous rendez votre femme heureuse! etc... D'autres, allant au-devant des investigations, disent carrément : « Je suis prince ». On s'en tient à l'écart.

*
* *

Pendant toute la journée nous naviguons au milieu d'îles; toujours le même aspect sauvage. Nous rencontrons un grand nombre de barques de pêcheurs. De temps en temps on passe en pleine mer et le bateau s'enlève un peu; les demoiselles poussent de petits cris, mais bientôt une île vient nous protéger, et ramener le calme. La navigation dans ces parages est très particulière. Ces îles sont des rochers de toutes les dimensions, de toutes les formes; il y en a « des petites, des moyennes et des grosses ». Tout autour la mer forme des canaux aux directions les plus variées et les plus contournées; tantôt on se croit dans un lac sans issue; puis brusquement on vire, et l'on se trouve dans un canal dont le rétrécissement semble infranchissable. En sortant de là, nous nous retrouvons au large; et puis cela recommence avec une variété infinie. Si l'on y joint l'état de la mer, changeant constamment, et la multiplicité des couleurs, il est aisé de concevoir que cette contemplation soit pleine de charmes. On peut passer des heures à regarder ce panorama qui se déroule; la cloche des repas vient nous arracher à ce spectacle.

*
* *

Cette navigation deviendrait monotone à la longue, car l'admiration a ses limites et ne peut être maintenue à son diapason maximum pendant longtemps, si nous ne descendions à terre

quelquefois. On jette l'ancre, les canots sont mis à la mer, et sur les flots plus ou moins agités nous gagnons la rive. Les embarquements et les débarquements sont une grande source d'amusements, pour les dames surtout; il y en a régulièrement une qui tombe, toujours sans se faire de mal et à la grande joie des autres. Notre première escale est à Torgatten pour voir un trou. Il s'agit d'un trou dans la montagne au travers duquel on aperçoit le jour. De près c'est un tunnel assez régulièrement taillé ayant une centaine de mètres de longueur. Les savants allemands du bord discutent à perte de vue sur la génération de cet orifice. La vérité est qu'on ne sait rien; mais les gens du pays ne sont pas embarrassés pour si peu, et une légende supplée parfaitement à cette ignorance.

Un géant scandinave aimait d'amour tendre une jeune sirène des environs. Un jour qu'il se livrait tranquillement aux douceurs de la pêche à la morue, il aperçoit sa bien-aimée en conversation criminelle avec un triton du voisinage. Très mécontent, il leur décoche une flèche qui n'atteint pas les amoureux, mais qui transperce de part en part la montagne de Torgatten. Ils sont traduits devant le tribunal des géants. Le mari, pour s'être fait justice lui-même, est condamné à la même peine que sa belle infidèle, c'est-à-dire à la pétrification perpétuelle. Nous les voyons là tous deux sous forme de rochers, séparés par un bras de mer; ils expient leurs fautes avec résignation. Quant au triton, on ne sait pas ce qu'il est devenu, l'enquête est toujours ouverte.

*
* *

A peine sommes-nous réembarqués, qu'un incident se produit. Nous entendons un bruit de dispute, j'accours et je vois autour du capitaine des gens qui gesticulent, paraissant avoir perdu leur sang-froid. Un courrier hollandais avait été grossier

avec un membre du Parlement allemand ! Le capitaine, avec calme et dignité, au pied du grand mât comme saint Louis, entend la cause et prononce l'expulsion du courrier. Au premier village de pêcheurs, nous débarquons le coupable qu'on abandonne en vrai Robinson. On le reprendra au retour s'il y est encore.

*
* *

Tromsœ, six heures d'arrêt. Nous venons de traverser un pays désolé, couvert de neige, de glaciers, et tout à coup nous retombons dans une riante verdure ; ce sont les surprises du Gulf-Stream. Nous allons voir un camp de Lapons. Après une heure de chemin à travers une campagne fleurie, on arrive à un enclos où se trouvent quelques huttes habitées par des Lapons. Ils sont là, malheureux et misérables, portant l'empreinte de toutes les tares ; ce sont des dégénérés dont la race ne tardera pas à s'éteindre. Il n'y a guère que le Jardin d'acclimatation qui les regrettera.

Ils ne manquent pourtant pas d'une certaine originalité : la face amaigrie et ridée, le teint jaune sale, les pommettes saillantes, ils sont de petite taille. De longs cheveux blonds et malpropres tombent sur leurs épaules. Ils ont un costume pittoresque, composé d'étoffes épaisses aux couleurs voyantes, le plus souvent bleues avec des bordures jaunes et rouges. Leurs pieds sont enfermés dans de larges chaussures tout en peaux de rennes et se terminant en pointe ; le bas des jambes et les poignets sont entourés d'un lacet ficelé tout autour du membre pour réaliser une occlusion parfaite. Par dessus ces vêtements, quand il fait froid, ils mettent des peaux de moutons et de rennes. Au premier abord, il est difficile de distinguer les hommes des femmes ; ils portent même coiffure et même costume : une espèce de bonnet carré, une jupe qui descend jusqu'aux genoux par dessus leurs pantalons. Le carac-

tère dominant des Lapons, c'est la saleté; lorsqu'on pénètre dans l'intérieur des huttes, on croirait entrer dans une porcherie. Tous les ustensiles indispensables à la vie sont disposés pêle-mêle et servent indistinctement aux usages les plus dissemblables. Le tout dégage un parfum de graisse vieille à base d'huile de foie de morue. Les objets de ménage sont presque tous faits en corne de renne et d'une fabrication grossière. Dans une de ces huttes, nous trouvons quelques femmes accroupies en train de balancer une petite boîte accrochée aux parois. C'est un berceau où de gentils petits Lapons s'amusent avec des jouets en os de rennes. Ces berceaux sont en bois léger et ont la forme d'un sabot; ils sont fermés par des enveloppes en cuir qui se croisent et ne laissent à découvert que la tête de l'enfant; le tout est fixé par de petites courroies qui s'enroulent tout autour du sabot. Ainsi arrangés, les enfants ne sont pas gênants: quand la mère sort, elle accroche son enfant à un clou; en voyage, elle le porte comme un paquet sur son dos.

La plupart de ces enfants sont beaux et ont toutes les apparences de la santé; plus tard seulement le vice vient transformer les poupons joufflus en Lapons étiques. Comme tous les peuples primitifs qui ne sont pas aptes au progrès, ils n'empruntent à la civilisation que ses mauvais côtés. Ayant à lutter contre un climat impitoyable, ils ne cherchent de consolation que dans le tabac et l'alcool. Tous fument; on rencontre des vieilles femmes qui fument la pipe, ce qui ajoute encore à leur grâce naturelle. L'alcoolisme les achève, aussi rencontre-t-on rarement un Lapon vieux; la plupart meurent jeunes. Quand il devient âgé, le Lapon n'a guère à s'en féliciter, paraît-il; comme s'il manquait à un devoir, sa famille l'abandonne dans la neige avec quelques vivres, et l'on ne s'en occupe plus; Dieu fait le reste. Ce peuple nomade, ne possèdant ni terrain, ni ville, passe toute son existence en route. Sa vie est associée à

celle des rennes, son unique fortune. L'hiver il campe sur les hauts plateaux, l'été il descend vers les pâturages du bord de la mer. Ces rennes sont des petites bêtes fort élégantes; le bois qui surmonte leur tête leur donne un aspect gracieux, ils ont le poil gris. En marchant ils font entendre un cliquetis très particulier. Parqués en troupeaux de plusieurs centaines, on les attrape à l'aide d'un lasso. Ils fournissent au Lapon tout ce dont il a besoin pour se vêtir et se nourrir. La chair est ferme, mais elle a un goût désagréable, difficile à définir. On nous en sert souvent à bord. Il ne faut pas nous en plaindre, c'est de la couleur locale.

*
* *

A peine quittons-nous Tromsœ, que j'aperçois à l'arrière de notre navire une petite barque, montée par six hommes, que nous remorquons, et au-dessus de laquelle flotte un grand drapeau blanc, ayant en son milieu la croix rouge de Genève. Je vais aux informations, et j'apprends que c'est le bateau d'un médecin qui va voir un pêcheur malade. Le docteur est monté à notre bord et cause avec le capitaine; c'est un homme jeune encore, à la physionomie ouverte et énergique; il est élégamment serré dans la redingote professionnelle.

En quelques instants la mer est devenue forte. Tout à coup, des cris se font entendre, j'accours et je vois que la corde de la barque vient de casser. Nous stoppons; les rameurs font de grands efforts pour nous rejoindre, et sont complètement mouillés. En cherchant à nous accoster, la barque risque de chavirer; aussitôt le médecin, s'inquiétant du sort de ses hommes, profite d'une oscillation qui amène le mât de la barque près de notre navire, et de notre bord, avec une agilité extrême, il saute sur ce mât, d'où il retombe sur son bateau. Il se met aussitôt à la barre et rassure ses hommes. Pour aller

voir son malade, il a six heures de voyage à faire sur cette barque, par une mer démontée.

*
* *

Après avoir navigué au milieu d'îles formées de rochers arides, noirs, sur lesquels se détachent de grands champs de neige d'une blancheur éblouissante, nous abordons à une rive verdoyante; il est onze heures du soir. Nous descendons à terre pour visiter une église vieille de 800 ans. En débarquant, nous voyons une foule énorme d'au moins 50 personnes qui nous attendait. Nous trouvons là une vingtaine de chevaux tous sellés, et des petites karioles norwégiennes; on se serait cru à Montmorency ou à Robinson. En vrais Parisiens, nous enfourchons ces petits chevaux, et nous voilà partis ventre à terre sur une route que nous ne connaissons pas, sans savoir où nous allons, suivis de toute la caravane des dames en voiture, fort alarmées parce que leurs chevaux vont trop vite sur un chemin raboteux où elles sont vivement secouées. Ces chevaux couleur café au lait, avec beaucoup de lait, sont très vifs et faciles à manier. Ils sont tout petits, ce qui fait que quelques passagers aux longues jambes offrent un spectacle gracieux, rappelant des centaures à six pattes. Enfin après une demi-heure de course folle, l'île étant petite, et tous les chemins menant à Rome, nous arrivons à l'église, qui ne présente rien de remarquable; on nous fait admirer des vases devant lesquels quelques personnes à l'air grave se croient obligées de s'extasier. Nous remontons à cheval, et la caravane s'étend sur la route d'une façon tout à fait pittoresque, chacun avec son accoutrement maritime à cheval. L'effet est des plus réussis. C'est égal, nous nous amusons beaucoup. Faire une partie de cheval aux Loffoden à onze heures du soir, en plein jour, pour un habitant de la Bastille, c'est là certes une distraction qui ne manque pas d'originalité.

*
* *

Nous quittons cette île enchanteresse et nous retombons immédiatement au milieu d'îles escarpées, sauvages, dénudées. Le temps étant tout à fait au beau, le capitaine nous annonce que nous allons voir le soleil de minuit. De temps en temps quelques nuages passent à l'horizon, mais ils sont reçus par des clameurs, aussi disparaissent-ils. Il faut dire que depuis hier nous sommes dans la région polaire. La nuit dernière, les Anglais étaient tous sur le pont, où ils s'étaient installés avec des bouteilles de whisky et du thé, enveloppés dans leurs châles, attendant en silence qu'on eût franchi ce fameux cercle polaire. Pour rien au monde ils ne se seraient couchés auparavant. Moi j'avais regagné mon lit. Vers deux heures du matin, j'entends un grand tapage sur le pont; le cercle est passé. Les Anglais sont enthousiasmés. Ils n'ont pas su bien m'expliquer ce qu'ils avaient ressenti à ce moment solennel, ou ce qu'ils avaient vu.

*
* *

Dès lors le soleil ne se couche plus pour nous; nous sommes dans la région du jour perpétuel. Nous ne savons plus comment nous vivons, allant faire des parties de campagne à deux, trois heures du matin; nous perdons la notion du temps, c'est un vrai désarroi.

Il est onze heures et quart, et l'astre du jour éclaire la nature de ses brillants rayons; quelques légers nuages, comme de petits tampons d'ouate, se promènent dans l'atmosphère. Il faut savoir que tout capitaine met son amour-propre à montrer le soleil de minuit à ses passagers, et un voyage au cap Nord où on ne le voit pas est un voyage manqué. Les nuages en question inquiètent un peu le capitaine et le rendent perplexe. Une idée lumineuse traverse son esprit : subitement

il s'aperçoit que, depuis Trondjhem, on a oublié de mettre l'horloge du bord à l'heure, et que nous avons gagné plus d'une demi-heure. D'un vigoureux coup de pouce le second efface cet écart malencontreux, et nous voici à minuit moins quelques minutes. L'instant est solennel, la mer calme, le soleil plus beau que jamais; tout le monde est immobile sur le pont. Tout à coup minuit sonne à la cloche de la passerelle, aussitôt le canon du bord tonne et une immense clameur s'élève. Les passagers poussent des hurrahs frénétiques, quelques-uns paraissent avoir reçu un coup de soleil de minuit, et dans un accès de délire ils parlent de porter le capitaine en triomphe. Celui-ci, tout rayonnant, salue et remercie au nom du soleil.

*
* *

Pendant toute la nuit (on est bien obligé de s'exprimer ainsi faute de mots) le soleil n'a cessé de briller. Il produit un effet tout à fait étrange : on le voit descendre lentement et rester stationnaire à quelques degrés au-dessus de l'horizon; puis majestueusement il remonte et le nouveau jour commence. Aux teintes du soir succèdent sans transition celles de l'aurore. Le soleil de minuit est d'une grande intensité lumineuse, sa vue éblouit, on ne peut pas le regarder en face, mais il ne réchauffe pas, il est froid, glacial.

*
* *

Pendant que je suis plongé dans la contemplation de ce spectacle inoubliable, je suis rapidement rappelé à la réalité par le ridicule qui ne perd jamais ses droits : je vois tous les passagers groupés sur l'avant du navire, immobiles devant l'objectif d'un photographe. Une jeune Américaine éprouve même le besoin d'ouvrir son ombrelle pour défendre contre

l'ardeur des rayons son teint qu'elle a d'ailleurs fort joli. Quant à nous, nos désirs nous poussent vers un autre objectif. Sur le pont, nous vidons une coupe de champagne à la santé des amis absents, regrettant qu'ils ne puissent s'associer aux sentiments inexprimables que nous éprouvons !

Nous restons encore une heure sur la passerelle, puis nous regagnons bourgeoisement nos lits.

* * *

Je ne sais pas à quelle heure du jour ou de la nuit nous arrivons à l'île de Skorö dans une petite baie, où l'on amène une grande partie des baleines pêchées dans ces régions. Du point où nous jetons l'ancre nous apercevons à une centaine de mètres quatre masses énormes, rayées blanc et noir, émergeant de l'eau. Ce sont des baleines tuées de la veille. Nous descendons dans le canot pour nous approcher de ces îlots flottants. Ces bêtes sont là gisant le ventre en l'air; leur surface est parsemée de plaies pénétrantes régulières, répandant une odeur nauséabonde. Sur les conseils du capitaine, chacun s'est muni d'un flacon d'eau de Cologne, ce qui n'est certes pas inutile, car jamais de ma vie je n'ai senti une odeur aussi abominablement écœurante. Les gaz de la putréfaction s'échappent avec une telle intensité par les orifices pratiqués pour empêcher l'animal d'éclater, qu'ils font en sortant le bruit d'une machine à vapeur. Nous accostons un de ces monstres et aussitôt le capitaine saute dessus. Après lui une dizaine de voyageurs débarquent sur le ventre de la baleine et se promènent à l'aise sur leur île embaumée.

* * *

Tout autour, l'air est empesté; l'eau grasse charrie des

intestins, des détritus. Tout près une dizaine de corps informes, rouges, semblables à des monstres mythologiques, se balancent onctueusement sur les flots ; ce sont les baleines écorchées qui attendent la guillotine. Nous débarquons, le rivage est huileux, le pied enfonce dans des débris de viscères formant un épais tapis ; quelques dames pâlissent, aussitôt on verse des flots d'eau de Cologne dont l'odeur, se mariant avec celle de la baleine, forme un parfum infâme. Nous pénétrons dans une construction en bois remplie d'énormes caisses où sont entassées des tranches de baleines de 2 ou 3 mètres de long. Des hommes apportent ces lambeaux sur des brouettes, puis on les fait passer par la lunette d'une guillotine à vapeur qui les hache en menus morceaux. Tout est imprégné d'huile épaisse, la graisse suinte partout. Une douzaine d'hommes visqueux sont occupés à cette besogne appétissante.

*
* *

A une petite distance dans la baie se trouve le vapeur qui chasse les baleines. Le capitaine, gentleman fort aimable, nous invite à venir à bord et fait devant nous un simulacre de chasse. A l'avant du vapeur se trouve un canon qu'on charge avec une cartouche de dynamite et qui lance le harpon auquel est fixé une corde solide et extrêmement longue. Ce harpon porte à son extrémité un obus à la nitro-glycérine qui éclate lorsqu'il a pénétré dans le corps de la baleine, en même temps que 3 crochets puissants s'écartent et se fixent dans les chairs de l'animal. Il faut une habileté très grande pour pointer sur la bête qui n'apparaît à la surface de l'eau que quelques secondes, juste le temps qu'il lui faut pour respirer. Dans quelques cas, nous dit le capitaine, la baleine blessée plonge si profondément et si rapidement qu'elle peut entraîner le navire et le faire chavirer. Aussi un homme se tient-il près de

la corde avec une hache prêt à la couper en cas de danger. La baleine une fois atteinte se défend quelquefois pendant 12 ou 15 heures pendant lesquelles le vapeur se laisse remorquer par elle jusqu'à ce qu'épuisée, elle cesse de lutter. On l'amène alors près du bord où on l'achève ; puis on la traîne dans la baie où nous sommes.

La chasse se fait à partir du mois d'avril jusqu'en septembre. Le vapeur que nous voyons en a pris cette année 56; on espère arriver à la centaine. Avant de quitter la baleinière, un tonneau vide est transporté à une certaine distance et figure une baleine; en un clin d'œil un matelot pointe, une détonation formidable retentit et le harpon transperce le tonneau. Nous regagnons notre navire, emportant nos vêtements imprégnés de cet inoubliable parfum de baleines qui procure une des plus fortes sensations qu'on puisse éprouver.

*
* *

A peine quittons-nous cette nécropole des baleines que nous arrivons dans un fjord magnifique. J'étais sur la passerelle, flirtant paisiblement, lorsque tout à coup l'officier de quart me montre quelque chose au loin. Je vois comme la fumée d'un coup de fusil. « C'est une baleine », s'écrie-t-il. Aussitôt le bruit se répand comme une traînée de poudre, tout le monde arrive sur le pont; on voit même surgir, émergeant de leurs cabines, de vieilles dames que le navire portait dans ses flancs depuis plusieurs jours sans que nous nous en doutassions. Les cuisiniers, les bonnes, les matelots, tout le personnel sort des soutes. Une baleine vivante, quelle fête ! Le navire pointe droit sur elle; en nous rapprochant nous voyons qu'elles sont plusieurs, c'est un troupeau de 5 ou 6. Leur coupant la route, nous arrivons en plein au milieu d'elles, si bien qu'une énorme baleine passant au-dessous de notre ba-

teau met en émoi les vieilles dames qui craignent le célèbre coup de queue si redouté des navigateurs !

*
* *

Rien n'est curieux comme de voir ces animaux gigantesques prendre leurs ébats. De loin on aperçoit en l'air ces grandes gerbes d'eau qui décèlent si bêtement leur présence, puis on voit surgir une masse gris ardoisé qui émerge de plusieurs mètres au-dessus de l'eau, pour plonger ensuite, roulant comme un immense galet en projetant élégamment dans l'air une énorme queue en éventail. Pendant deux heures nous faisons la chasse à ces innocentes créatures qui se laissent approcher et ne semblent pas s'inquiéter beaucoup de nous. J'observais tranquillement cette amusante poursuite, expliquant à de jeunes misses que la baleine est un mammifère qui allaite tendrement ses baleineaux ; j'ajoutais qu'on pouvait les étudier à l'aise, faisant entendre que celles que nous observions étaient des baleines apprivoisées, respectées des pêcheurs, d'accord avec les compagnies de bateaux et qu'on élevait dans ce fjord pour contenter les voyageurs qui venaient de si loin pour en voir. A ce moment, l'officier de quart qui m'écoutait me lança des yeux furieux qui avaient l'air de me dire : « C'est assez ! » (sans calembour). Je changeai de conversation.

*
* *

Je dormais bien profondément lorsque je fus réveillé en sursaut par le bruit infernal de la chaîne de l'ancre qui se déroule au-dessus de moi. Je regarde par mon hublot : c'est Hammerfest, la ville la plus septentrionale de l'Europe, 2,000 habitants, grand commerce de morue, etc... pour les autres renseignements, voir le guide qui nous prévient que la ville

sent le poisson ; c'est vrai, mais après les baleines, tout parfum est doux. La ville, s'il est permis de décorer de ce nom cet amas de maisons, n'offre rien d'intéressant.

Partout de grands hangars, où se balancent des morues qui sèchent consciencieusement ; les maisons, en bois, n'ont aucun caractère ; la végétation est représentée par quelques touffes d'herbes.

Les habitants ne font rien, car aujourd'hui c'est dimanche. Nous rencontrons quelques Lapons accoutrés de leurs peaux des dimanches ; ils sont très élégants, la plupart sont ivres, mais ne chantent pas.

Hammerfest est triste, bien qu'éclairé par un beau rayon de soleil ; cette ville, la plus éloignée dans l'extrême-nord, m'impressionne vivement. C'est une grande avenue sur laquelle se greffent quelques tronçons de ruelles aboutissant à la mer. Derrière les maisons, des rochers énormes s'élèvent comme une immense muraille ; dans les creux, de la neige ; au sommet, de la glace. De plus, il fait froid et nous sommes au 22 juillet. Nous pénétrons dans quelques magasins où nous retrouvons des passagers de notre bateau. Rien n'est curieux comme l'aspect de ces boutiques, on y vend de tout : de l'épicerie, des bijoux, des couteaux norwégiens et surtout des fourrures. Nous voyons de superbes peaux d'ours blanc, de renard bleu, de phoque, etc... Tout le monde se bouscule dans des chambres étroites où les objets sont entassés pêle-mêle.

Voulant rapporter un souvenir de ces contrées, je fais l'acquisition d'un couteau lapon, la seule industrie du pays. Revenu à bord, je m'extasie sur le cachet particulier et la couleur locale de mon couteau. Quelqu'un me fait remarquer un mot gravé à la base de la lame, je lis « Manchester ».

* * *

Nous quittons Hammerfest vers midi ; c'est notre dernier

jour de navigation vers le nord. Dès lors le pays devient de plus en plus sauvage, inhabitable et inhabité. Nous naviguons dans l'océan Glacial qui n'a certes pas usurpé son nom. Il fait un froid intense. Ce sont bien là les régions polaires, telles qu'on se les représente dans toute leur nudité. Comment décrire cette nature ? Les termes manquent, le vocabulaire des mots qui expriment l'admiration suraiguë est depuis longtemps épuisé et l'on se trouve là, stupidement figé, bouche bée, dans l'extase admirative.

*
* *

A l'ordre du jour affiché sur la passerelle je lis que le navire doit passer à trois heures devant le Sverholtklubben. Ce nom monosyllabique m'intrigue vivement. Bientôt nous arrivons en vue d'un rocher blanc qui ne semble présenter rien de particulier. Tout à coup le canon du bord retentit, et aussitôt nous voyons s'élever de ce rocher une quantité si prodigieuse d'oiseaux que le ciel en est obscurci. On reste stupéfié en présence de ces milliards de volatiles qui ont élu leur domicile sur ce point limité de l'extrémité de l'Europe. En approchant nous distinguons une maison où réside un commerçant qui va dénicher les œufs. Le navire s'arrête, je vois aussitôt sortir des cabines un vénérable vieillard avec une grande barbe, des cheveux bouclés et des culottes courtes. Son bagage n'est pas moins singulier que sa personne, il se compose de bâtons crochus, de cordes, de cages, etc.

Un canot se détache de notre navire et le transporte au rivage. Il adresse des adieux attendris à notre capitaine en le priant de ne pas oublier de venir le reprendre. On m'apprend que c'est un professeur d'ornithologie ; il est délégué par une société savante d'Allemagne pour étudier les mœurs des oiseaux du Sverholtklubben.

Un compatriote de cet ornithologue, professeur lui-même

(les Allemands qu'on rencontre en voyage sont tous professeurs. Ce qu'ils professent de plus évident, c'est une grande admiration pour leur personne). Ce *herr professor*, dis-je, homme remarquable par ses cheveux rouges, se dressant sur une figure cramoisie qui s'empourpre d'une façon extraordinaire à la fin des repas, me donne des détails très précis sur ces oiseaux. Il me raconte qu'ils forment des républiques; chacune possède un territoire à part et jamais personne n'empiète sur le terrain du voisin. « Dans ce pays, dit-il, on respecte les frontières. » Dire qu'il faut venir au bout du monde pour voir cela.

*
* *

Il est neuf heures du soir; nous marchons à toute vapeur vers une pointe qui s'avance dans l'océan Glacial; c'est le cap Nord. De gros nuages gris couvrent son sommet. Le froid est vif et la mer devient houleuse. Le capitaine annonce que si le vent ne tombe pas nous ne pourrons pas débarquer. Quel chagrin !

Peu à peu la mer se calme. A dix heures et demie nous jetons l'ancre au pied du cap Nord.

C'est un rocher immense qui, comme une gigantesque pyramide aux parois escarpées, se dresse fièrement au-dessus des flots.

Les chaloupes nous portent rapidement au rivage. Beaucoup de passagers sont restés à bord, redoutant cette ascension fatigante et même en quelques endroits dangereuse. Nous nous engageons sur un petit chemin à peine indiqué, qui serpente sur le flanc de la montagne. On rencontre d'abord quelques brins d'herbe, un peu de mousse, çà et là quelques fleurs jaunes et roses. Bientôt le sentier devient à pic, nous nous hissons à l'aide d'une corde au milieu des rochers abrupts où l'on ne trouve plus trace de végétation. Au bout de deux heures

nous arrivons sur un vaste plateau. Le froid est vif, le givre couvre nos vêtements ; nous avançons dans la brume en suivant un fil de fer qui nous guide jusqu'à l'extrémité du cap.

Singulière impression, nous marchons silencieux, et un sentiment de tristesse inexprimable semble nous étreindre. Arrivés au terme d'un heureux voyage, nous devrions être joyeux; point du tout, nous avons l'air découragé et tous nous semblons subir le même sentiment. Est-ce cette nature terrible, effrayante de l'océan Glacial qui nous impressionne ?

Nous voici à l'extrémité du cap Nord, le dernier poste avancé de l'Europe. Là-bas, devant nous, la mer libre jusqu'au pôle avec son éternel inconnu. Je me sens comme anéanti par tant de grandeur.

Un vent froid et pénétrant me glace; je m'éloigne tout pensif de ce spectacle qui me produit une impression si forte. M'efforçant de réagir contre cet état de dépression que cependant rien ne justifie, je me demande si je ne suis pas encore une fois la dupe de mon imagination, cette vieille folle du logis.

A trois heures du matin nous levons l'ancre. Accoudé à l'arrière du navire, je vois la pointe se perdre dans la brume. Je regagne tout ému ma couchette. Je viens de contempler le cap Nord, voilà donc un de mes rêves réalisé.

*
* *

Il y a à peine quelques heures que nous avons quitté le cap Nord, qu'un brouillard épais nous oblige à stopper. Mais nous ne sommes pas embarrassés pour si peu; aussitôt on apporte des lignes et tout le monde se met à pêcher. Cette pêche est d'ailleurs fort simple, car les poissons d'ici ne sont pas très malins, et n'ont pas la méfiance des poissons de la Seine. On se sert d'une longue ficelle à laquelle est adapté un plomb

qui la tire au fond; à l'extrémité se trouve un poisson en métal brillant, muni de deux forts crochets; on le tire, et les poissons, qui sont fort nombreux dans ces régions, se précipitent avidement sur leur confrère en zinc, et se laissent ainsi attraper stupidement. Nous en prenons de grandes quantités; parfois il sont si gros qu'on ne peut pas les tirer et la ficelle se rompt. En peu de temps le pont se couvre d'une foule de morues, à mon grand désespoir, car depuis quelques jours le poisson m'est devenu insupportable. C'est une véritable obsession de ce voyage. Quand vous arrivez dans une ville, l'odeur du poisson vous prend à la gorge; à table on vous sert du poisson chaud, du poisson froid, du poisson conservé, en salade, fumé; partout, quand même, toujours ce parfum vous poursuit. Plus je le fuis, plus je le retrouve; c'est un cauchemar affreux, la nuit je rêve que je suis Jonas.

*
* *

Le menu des repas est peu varié; aussi, entourés d'un amoncellement de plats, jetons-nous un regard désolé sur cette abondance de mets, au milieu de laquelle nous n'éprouvons qu'un grand embarras... gastrique.

Faute de mieux, nous passons notre temps à dévisager nos voisins, d'autant plus qu'on commence un peu à se connaître. L'admiration s'étant émoussée par la contemplation constante des sites pittoresques, nous quittons des yeux le spectacle merveilleux de la nature pour regarder des choses moins belles et moins intéressantes. C'est le petit côté humain qui reprend le dessus; tout en le critiquant, je vais moi-même y verser en vous parlant de quelques types que nous avons sous les yeux et qui égayent un peu le voyage.

*
* *

Il est curieux d'observer comme les gens comprennent diffé-

remment la manière de faire un voyage d'agrément. Cela paraît résider dans le tempérament propre à chaque peuple. Il y a toute une catégorie de gens qui ne sortent sous aucun prétexte de leurs cabines : ce sont de vieilles dames qui chaperonnent de jeunes misses. On ne les voit apparaître qu'aux heures des repas où elles viennent coiffées de jolis bonnets roses, et toutes souriantes. Puis il y a les jeunes Anglais qui lisent du matin au soir, tantôt leur Guide, tantôt un volume de la collection des *British-Authors*. Quand le navire traverse de jolis endroits, ils en demandent le nom, et au lieu de regarder, ils cherchent dans leur Guide où ils lisent que ce pays présente un des aspects les plus merveilleux qu'il soit donné à l'homme de contempler. Cette lecture terminée, ils sont contents et se replongent dans leur *British-Authors*.

*
* *

Les Allemands sont nombreux à bord, ils forment une coterie séparée qui méprise le reste du genre humain. Parmi eux se trouvent quatre médecins dont un médecin militaire d'un régiment de la garde prussienne. Celui-là, bien tranquille pendant tout le voyage, va bientôt se signaler avec éclat. Tandis que quelques-uns de ces messieurs passent leurs journées à boire au milieu d'un épais nuage de tabac, les autres représentent le côté mélancoliquement poétique de la vertueuse Allemagne. S'occupant peu des êtres vivants qui les entourent, ils sont hypnotisés dans une contemplation constante. Une jeune fille allemande, fort distinguée d'ailleurs, écrivain connu, fait toute seule ce voyage, en quête d'impressions pour un roman. Toujours à l'avant du bateau où elle brave le vent et la pluie, elle nage dans le ravissement perpétuel.

A côté de ceux-là il y a des types impossibles à classer. Ce sont des hommes seuls à l'air grognon; ils regardent tout le

temps et ne parlent à personne. Ils n'ont pas d'identité; si on leur adresse la parole dans une langue quelconque, ils ne répondent pas ; je crois qu'ils sont muets ou qu'ils ont fait un pari.

Je ne parlerai pas de mes compatriotes, puisqu'on ne peut être juge et partie. D'ailleurs, nous nous sommes tous trouvés très bien.

Ce serait manquer à tous les égards que de passer sous silence les officiers du bord. Ils font tout ce qui dépend d'eux pour être agréables à leurs hôtes, le capitaine surtout.

Quant aux jeunes filles américaines, c'est la grâce, le charme, la bonne humeur, la gaieté du voyage. Je n'en dirai pas plus long, on pourrait me croire intéressé.

*
* *

Nous nous dirigeons à toute vapeur vers Trondjhem, et bien que nous naviguions dans la même région qu'en allant, nous ne prenons pas le même chemin. Toutes ces îles sont séparées par des canaux aux contours les plus variés formant un véritable dédale. Nous repassons ainsi à travers les Loffoden qui nous apparaissent comme de vieilles connaissances. Ce sont toujours des rives désolées éclairées par ce soleil perpétuel qui est très fatigant. Non seulement il amène la lassitude en dérangeant toutes nos habitudes, mais encore il nous oblige à passer une partie de la nuit sur le pont.

On sait combien dans la vie un ciel sans nuage est chose rare, ici c'est encore plus exceptionnel. A la fin du jour le ciel, d'un vert dont nous ne pouvons chez nous soupçonner l'intensité, se trouve traversé par des bandes de nuages offrant toutes les gammes du rouge, depuis le rose tendre jusqu'au rouge pourpre, en passant par des intermédiaires invraisemblables et qui choqueraient partout ailleurs si la nature ne forçait votre admiration.

L'autre soir nous étions sur la passerelle, attendant minuit ; le capitaine était là, immobile, interrogeant l'horizon. Les passagers lui demandaient « Le verrons-nous aujourd'hui ? » La question était embarrassante. Une jeune Américaine, jolie et charmante, celle qui ouvrait son ombrelle le soir (il paraît que ce n'était qu'à ce moment que le soleil la gênait), insistait particulièrement pour que le capitaine lui répondît. Minuit sonne et un petit nuage nous fait la farce de nous cacher l'astre si impatiemment attendu. Grand désappointement à bord. Le capitaine dit alors en se tournant vers nous : « Voulez-vous voir deux soleils de minuit ? » Puis désignant la jeune Américaine : « Regardez les yeux de Mademoiselle », dit-il. La jeune fille devint rouge. A partir de ce moment, on ne l'appela plus sur le navire que *miss Midnight sun.*

*
* *

Nous arrivons dans le Lynjerfjord, qui passe pour un des plus remarquables de la Norwège. Ce fjord n'est pas large ; ses rives sont très rapprochées, mais grâce à la grande profondeur de la mer en cet endroit le navire peut s'y engager. La région devient plus habitable; par ci par là quelques cabanes de pêcheurs. La surface de l'eau est couverte d'une multitude d'oiseaux, surtout de canards sauvages qui se lèvent à notre approche ; de leur vol lourd, ils sillonnent l'eau qu'ils effleurent. Tout autour voltigent un grand nombre de mouettes faisant entendre leurs petits cris stridents en se précipitant avec avidité sur les déchets de cuisine que le navire rejette.

Il est difficile d'expliquer ce que c'est que ce Lynjerfjord. Représentez-vous des rochers tombant à pic dans la mer pendant plusieurs lieues de long ; çà et là des champs de neige d'un blanc mat se détachent sur un mur noir. Tout auprès de cette neige et disposées par îlots, des prairies verticales avec

une végétation d'un vert aigu. Au sommet un glacier au rebord bleu. Sur plusieurs points la continuité du glacier supérieur s'interrompt et de grandes coulées de glace s'en détachent, descendant jusque dans la mer.

*
* *

Pendant toute la journée nous naviguons dans le Lynjerfjord, et vers onze heures du soir, nous arrivons dans le Rafftsund qui m'a produit une impression plus saisissante encore C'est simplement une merveille ; ici surtout je déplore que l'insuffisance de ma plume me rende incapable de traduire le grandiose de cette nature. C'est un long détroit dont les rives sont si rapprochées que le navire frôle ses bords. L'eau s'y précipite en tournoyant avec une rapidité inouïe. Tous les passagers sont réunis sur la passerelle ; il fait un froid très vif. Tout bruit à cessé, on regarde sans rien dire. Il en est de même chaque fois que nous arrivons dans un de ces endroits où les plus insensibles sont impressionnés. Le bateau s'avance lentement avec précaution dans ce long corridor, entre ces énormes murailles qui semblent lui barrer la route ; cela dure ainsi pendant quatre heures, puis il débouche brusquement en pleine mer.

Trois heures du matin sonnent à la cloche du bord, nous regagnons rapidement nos lits et tandis qu'un beau rayon de soleil pénètre à travers mon hublot, doucement bercé par les vagues de l'océan Glacial, je m'endors sous le charme de cet inoubliable spectacle.

*
* *

Lorsqu'on parcourt ces pays déserts, on ne peut s'empêcher d'être ému à la pensée de tout ce que les rares habitants de cette latitude ont à souffrir. Privés de tout, ils semblent vivre

en dehors du monde, n'ayant que la pêche pour unique ressource. Parfois, l'hiver, leurs frêles embarcations sont prises par la tempête. Alors sous ces vents du Nord, dans ce crépuscule éternel qui ajoute à l'horreur de la scène, on voit disparaître des flottilles entières. Ces malheureux sont ainsi engloutis sous les yeux de leurs compagnons qui, impuissants, assistent du rivage à leur mort. Chose inexplicable, lorsqu'on propose à ces hommes de quitter ce pays pour un climat moins rigoureux, ils refusent d'abandonner cette patrie, et quand par hasard ils s'en éloignent, ils deviennent tristes et la nostalgie les tue.

*
* *

Le Swartizen est un glacier de 60 kilomètres de longueur. Nous y arrivons à dix heures du soir ; nous débarquons et, au bout de vingt minutes, nous sommes à son extrémité inférieure. De loin il semble descendre dans la mer. On ne voit de cet immense glacier que la partie qui, comme un large fleuve, se détache du sommet de la montagne formant de hautes vagues séparées par de profondes crevasses. Il excite une vive admiration. J'avoue cependant que mon impression n'est pas semblable à celle que j'ai entendu exprimer autour de moi. Comme en toutes choses, on ne peut juger que par comparaison. On va souvent chercher au loin ce qu'on a près de soi; certes, nous avons en France la mer de glace du Mont-Blanc qui est d'une beauté incomparablement supérieure à ce que nous voyons des glaciers de la Norwège.

*
* *

Nous voici revenus à Trondjhem ; aussitôt à terre, nous courrons à la poste. C'est un des grands désagréments du voyage que de rester sans nouvelles des parents et des amis, et comme

on a parcouru d'énormes distances en peu de temps, on s'imagine volontiers qu'il y a un siècle qu'on est parti. Je ne sais si l'isolement au milieu de la grande nature aiguise la sensibilité affective, mais il me semble que l'éloignement, à l'encontre des objets qu'il fait paraître plus petits, donne aux sentiments des proportions démesurées.

En revenant ici, Trondjhem nous paraît être un grand centre de civilisation. Nous éprouvions une impression inverse il y a huit jours. Nous trouvons des aliments non salés dont nous nous régalons avec une vive satisfaction. La seule distraction de la journée, c'est l'arrivée du roi de Saxe. Nous voyons tous les habitants réunis à la gare pour recevoir leur hôte royal. Au bout de quelques instants, il apparaît en costume de voyage dans une voiture découverte. En passant, il nous rend un salut que nous ne lui avions pas fait. Il se dirige aussitôt vers le « Jupiter » qui doit l'emporter au Cap Nord. J'ai appris qu'au bout de peu de temps il en avait eu assez de cette navigation et, qu'interrompant sa route, il était rapidement revenu.

*
* *

A dix heures du soir nous regagnons le « Sirius » qui doit nous mener à Bergen. Les passagers attendent le signal du départ, lorsque tout à coup, dans le lointain, nous entendons un grand vacarme et nous voyons arriver, affublés de branches d'arbres, criant et chantant au milieu d'un tas de gamins, les professeurs allemands conduits par le médecin de la garde prussienne qui faisait le chef d'orchestre. D'une voix où les notes aiguës étaient particulièrement éraillées, ils chantent leurs airs nationaux, puis la *Marseillaise*.

Ce charivari dura une heure; quelques-uns de leurs compatriotes, qui avaient conservé leur sang-froid, étaient fort vexés, d'autant plus que nous autres Français nous contemplions

d'un air goguenard ces hommes de science, que personne n'obligeait à se déconsidérer.

Le lendemain, nous naviguons toute la journée contre la côte. Il pleut, c'est à peine si on distingue la terre à travers la brume. Tant mieux, cela me dispense de vous faire une description de plus.

*
* *

Bergen, 4 août 1888.

Lorsqu'on débarque à Bergen, on traverse d'abord un port mouvementé et très garni de navires, pour la plupart chargés de morues que des hommes sont occupés à transporter sur des brouettes ; elles sont complétement sèches, ficelées en paquets comme des fagots, et entassées dans d'immenses hangars en bois d'où s'échappe une odeur *sui generis*. Sur un billot, à l'aide d'une hache, on égalise les paquets de morues en coupant les têtes et les queues qui dépassent l'alignement. Tout le sol est jonché de ces débris qui forment comme un doux tapis.

Nous arrivons sur la place du marché ; elle est vaste et a grand air. La ville est très joliment située au fond d'un beau fjord. Tout autour, les collines sont couvertes d'une riante verdure grâce à l'humidité constante qui y règne. Cette contrée a le privilège d'être un des endroits de l'Europe où il pleut le plus ; il y tombe environ 2 mètres d'eau par an. Les météorologistes du pays expliquent ce phénomène par la disposition des montagnes qui retiennent les nuages. Explication facile, si elle n'est pas exacte. Dans les rues beaucoup d'animation ; on se sent dans une ville très commerçante. Cette grande cité est en lutte avec Christiania, d'abord à cause de son importance commerciale, puis à cause de son caractère.

*
* *

L'importance commerciale de Bergen est de date ancienne. C'était une ville hanséatique ; c'est ici que la Hanse, cette puissance germanique, s'était établie en souveraine maîtresse, exerçant son despotisme commercial sur le monde. Nous visitons les quartiers du port où habitaient les négociants. On y a conservé une maison de cette époque intacte avec sa disposition et son ameublement. Certaines parties de la ville étaient autrefois réservées à ces marchands qui ne devaient pas habiter ailleurs; il leur était en outre défendu de se marier dans le pays. On nous montre une armoire renfermant un lit. Au fond, une petite lucarne donne sur l'escalier. C'est par là que la femme de ménage faisait le lit, afin de n'avoir pas à pénétrer dans la chambre à coucher du jeune homme. Ces lois draconiennes étaient bien faites pour ne pas être toujours observées. Aussi vit-on au bout de peu de temps la ville se remplir d'une foule de jolis enfants aux yeux bleus, aux cheveux blonds ayant un type où l'empreinte germanique était fortement marquée. On réduisit au minimum les dimensions de la lucarne, ce qui n'empêcha pas que, petit à petit, la race du pays se transforma et acquit une grande aptitude pour les affaires en même temps que son caractère, plus vif et plus gai comme celui des gens des grandes villes, contrastait singulièrement avec l'humeur froide et sérieuse des Norwégiens d'avant la lucarne.

Bergen se trouva ainsi renié par Christiania.

*
* *

C'est à Bergen que nous voyons le plus grand nombre de lépreux. Ils sont là réunis en grand nombre comme à Trondjem et à Molde, dans des léproseries qui ne sont pas un des moindres attraits pour le voyageur de l'extrême Nord.

Bien que cette maladie soit peut-être la plus ancienne du monde, puisqu'elle est déjà remarquablement décrite dans la Bible, elle est pour nous un objet de vive curiosité. De temps en temps, surtout à l'hôpital Saint-Louis, on en observe quelque cas isolés venant de pays lointains. C'est donc un spectacle nouveau pour nous que de voir rassemblés dans le même endroit plusieurs centaines de malades atteints de cette affection, qui apparaît à notre imagination comme un reliquat de ce je ne sais quoi de mystique qui enveloppe toute la période du moyen âge où la lèpre est venue fondre avec fureur sur toute l'Europe.

Il n'est peut-être pas de maladie qui ait été plus étudiée, et tant d'efforts et de travaux n'ont abouti qu'à démontrer notre impuissance, puisque les seules questions vraiment importantes, l'étiologie et le traitement, n'ont pas avancé d'un pas. On pourrait même dire qu'elles ont reculé, puisque la contagion, après avoir été proclamée par tous, est aujourd'hui contestée par un grand nombre de médecins, et niée même par quelques-uns de ceux qui sont spécialement chargés de soigner les lépreux.

Les léproseries sont installées dans des maisons en bois, coquettement situées; elles se trouvent au bord d'un lac, dans un coin charmant de cette jolie contrée qu'on a surnommée avec raison le paradis de la Norwège. Il y a quelques années, tout le monde pouvait venir voir les lépreux. Pour le voyageur du cap Nord, cette visite faisait partie de la série d'émotions fortes que l'on éprouve là-bas. Dans ces villes monotones, — où les distractions n'abondent pas, — c'était même *great attraction*. Mais un jour les malades se sont plaints d'être ainsi donnés en spectacle à des gens dont les réflexions ne laissaient aucun doute sur les impressions dramatiques qu'ils éprouvaient; aujourd'hui, les médecins seuls peuvent pénétrer dans

ces hôpitaux où ils sont fort aimablement accueillis par leurs confrères norwégiens.

Bergen possède trois léproseries : les deux plus importantes sont contiguës ; l'une renferme les malades chroniques, tandis qu'on transporte dans l'autre tous ceux qui ont des accidents aigus ou ceux à qui l'on pratique des opérations chirurgicales.

L'installation est fort simple : un long couloir donne accès dans des chambres qui contiennent trois ou quatre malades. Partout règne une grande propreté; l'antisepsie la plus minutieuse est observée avec rigueur : aussi, au milieu de ces malades qui suppurent, ne sent-on aucune odeur désagréable.

C'est certes un spectacle fort curieux que de voir ainsi parqués ces malades présentant toutes les formes et tous les degrés de la lèpre, depuis ceux qui n'ont que quelques plaques d'anesthésie, jusqu'à ceux qui sont immobilisés dans leur lit par des déformations articulaires, des caries des membres, par la tuberculose pulmonaire, l'œdème brightique et cachectique.

La maladie étant parfaitement connue des gens du peuple, ces malheureux ont sous les yeux toutes les étapes de la hiérarchie lépreuse qui leur restent à franchir. D'ailleurs, le fatalisme le plus absolu règne parmi eux, sentiment fait tout de courage stoïque inconscient.

Ce qui nous a le plus vivement frappé, c'est la multiplicité des formes de la lèpre, la fréquence des lésions articulaires, des néphrites, des lésions des yeux. Un grand nombre de malades n'ont pour ainsi dire aucun organe sain, et les déformations sont si singulièrement associées, qu'elles enlèvent au malade tous les attributs extérieurs de la personnalité humaine. Même pour des médecins dont la sensiblerie est en général émoussée, ce spectacle est des plus saisissants, car jamais nous ne voyons sévir ce mal avec une telle intensité.

Toutes les lésions imaginables semblent s'être donné rendez-

vous sur le visage de ces malades. Beaucoup ont les deux yeux enlevés, le nez profondément ulcéré, les lèvres hypertrophiées et déviées. Leurs joues présentent des plaques gaufrées, d'un rouge livide, traversées par des bandes de tissu cicatriciel qui brident la face et lui donnent un aspect inégalement ficelé. Le peu de peau qui reste est envahi par une masse de tubercules très saillants, de toutes les dimensions, laissant suinter une matière sanieuse. Quand on pénètre auprès d'eux, ils sont cachés sous leurs draps comme s'ils étaient honteux de se montrer; ils parlent d'une voix d'enfant au ton aigre, dénotant des lésions laryngées qui sont très fréquentes; nous en voyons plusieurs trachéotomisés.

Ces malheureux arrivent ainsi au dernier terme de la cachexie. Au milieu de cet effondrement, ils ressemblent à des monstres informes, ne conservant d'intact que l'intelligence qui leur permet d'assister à tous les degrés de leur déchéance. La tuberculose vient fermer la marche.

En présence de ces formidables accidents, la première question que l'on adresse aux médecins norwégiens, c'est de leur demander à quoi tient ce singulier privilège? On les met dans un cruel embarras. Ils racontent que la lèpre est venue à l'époque des croisades. Cependant, toute l'Europe a été envahie à ce moment; et tandis que partout ailleurs la maladie s'est atténuée, si bien qu'à l'exclusion de quelques points limités on peut la considérer comme éteinte, comment se fait-il qu'elle se soit implantée en Norwège comme si elle avait trouvé là son vrai milieu de culture?

Une grande obscurité règne sur ce point; cependant, on rencontre en Norwège quelques conditions spéciales à ce pays et dont il convient de dire un mot. La plus importante de toutes, c'est le climat. Un hiver rigoureux y règne la moitié de l'année; le froid est vif; le thermomètre descend souvent à 30°, 40° au-dessous de zéro. La mer est gelée, les fjords sont transformés

en grands champs de neige, excepté dans les points qu'effleurent les courants du Gulf stream. De plus, la nuit est longue, et, dans le nord du pays, elle dure des mois sans discontinuer. L'atmosphère est balayée par les terribles tempêtes de l'océan Glacial alternant avec des brumes épaisses qui enveloppent tout. On conçoit que, dans de telles conditions, la navigation soit difficile ; aussi les habitants de la côte sont-il obligés d'attendre souvent longtemps des vivres frais. Le paquebot met six semaines à longer la côte que nous parcourons en huit jours au mois de julllet. Sous un pareil climat, la vie active est réduite à sa plus simple expression, et il est inutile d'insister sur la dépression physique et morale qu'il engendre. Si l'on y ajoute l'impossibilité de s'alimenter convenablement, la difficulté de se chauffer, la viciation de l'air dans ces habitations aux ouvertures soigneusement calfeutrées, l'absence de soins hygiéniques et de propreté inhérente à cette vie, on trouve ainsi réunies toutes les causes capables d'amener l'amoindrissement de l'organisme, et il n'est pas difficile d'admettre que, dans un tel milieu, le bacille de la lèpre trouve tous les éléments de son entretien. Et, de fait, c'est chez ceux qui sont soumis à ce genre de vie que l'on rencontre le plus grand nombre de lépreux. Les habitants des villes ont peu de malades. Les gens riches ne sont atteints qu'exceptionnellement; et quand ils le sont, c'est dans la conduite de leurs ascendants que l'on trouve le plus souvent le corps du délit.

C'est qu'en effet, si les conditions locales favorisent dans une certaine mesure le développement de la lèpre, les véritables agents de la propagation sont l'hérédité et la contagion. L'influence de l'hérédité semble démontrée pour le plus grand nombre des médecins, et encore pour quelques-uns la certitude n'est pas absolue. Mais quant à la question de la contagion, l'accord est loin d'être établi. C'est là une étude en

pleine période d'évolution et qui semble pencher fortement du côté de l'affirmative.

Parmi les spécialistes, les uns admettent la contagion, les autres la nient; quelques-uns, par un sage éclectisme, ont les deux opinions. Le médecin en chef de l'hôpital de Bergen, qui soigne les lépreux depuis plus de trente ans, n'a pas observé personnellement un seul cas où la contagion soit indiscutable.

« La contagiosité, dit M. Cornil, est très difficile à établir, car les preuves directes et irréfragables nous font défaut. » C'est là également la manière de voir le plus généralement admise en Norwège, entre autres par Danielsen, Kaurin, Biddenkap (de Christiania). Cependant, il convient de remarquer que, depuis la découverte du bacille de la lèpre, les auteurs sont bien près de se rallier à la doctrine de la contagion.

Ce bacille a été très étudié depuis les recherches de Hansen. Les travaux de Neisser, Kotner, Unna, Hillairet et Gaucher, n'ont amené aucun résultat pratique. Xeiger (de Christiania) a fait des inoculations à des lapins sans résultats. Tandis que Bordone Uffredozzi a cultivé le bacille de la lèpre, Neisser, Damsh et Hansen ont inoculé à l'homme des bacilles et des produits morbides, sans déterminer d'infection lépreuse. Cependant, tout récemment, un condamné à mort, Hawaïen, qu'on avait inoculé, a présenté nettement des symptômes d'infection lépreuse. L'hérédité est-elle en cause?...

Toutefois, si l'expérimentation n'a rien donné, les découvertes bactériologiques ont du moins inspiré des traitements de la lèpre qui semblent avoir donné quelques succès

Tout d'abord on a isolé les malades, réduisant au minimum les contacts avec les autres. On a agi en Norwège comme s'il était démontré que la maladie puisse se transmettre par contagion. Quelle que soit la manière dont on veuille inter-

préter les résultats, il n'en est pas moins vrai qu'en trente ans le nombre des lépreux est tombé de 3,000 à 1,200.

La découverte du bacille de la lèpre légitime le traitement de cette maladie par des substances antiseptiques. Dans l'espace de vingt-cinq ans, on a compté en Norwège 107 guérisons. Parmi celles-ci, les unes sont nettement spontanées, tandis que les autres peuvent être attribuées au traitement. Quoi qu'il en soit, il faut considérer que les rechutes, après de longues rémissions, sont très fréquentes, de sorte que nul ne peut se considérer comme guéri tant qu'il n'est pas mort.

Je ne saurais prolonger plus longtemps ces considérations médicales sans dépasser la limite permise des impressions d'un voyage d'agrément.

*
* *

Pour se rendre de Bergen à Christiania, le voyageur a le choix entre deux moyens : le paquebot qui contourne toute la côte, et la voiture ou la karriole. Quant au chemin de fer, il n'existe qu'à l'état d'ébauche. Quelques kilomètres sont en exploitation aux deux extrémités de la ligne, mais le tracé intermédiaire est toujours à l'étude. Dans ce pays aux communications difficiles, chacun veut que le chemin de fer passe chez lui. Les influences puissantes se neutralisant, le projet reste en l'air, objet des méditations des ingénieurs et des intrigues des futurs desservis.

En quittant Bergen, nous prenons le premier tronçon qui nous mène à Vossvangen. Un petit chemin de fer à voie étroite met quatre heures pour faire ce court trajet. La route monte beaucoup, on avance lentement; la petite locomotive, qui a l'air d'un joujou, fait des efforts pénibles pour nous traîner, elle souffle, elle s'époumonne et s'arrête à chaque instant pour faire de l'eau, ce qui veut dire qu'elle en prend.

On longe constamment tantôt un fjord, tantôt un lac, un

torrent, une rivière. Puis la ligne s'engage à travers des forêts de sapins. Ce n'est pas sans un vif plaisir que nous revoyons des arbres et une belle végétation, après la nature aride et déserte des jours passés. Nous arrivons à Vossvangen, petit village coquet. A la porte des hôtels, comme en Suisse, stationnent des guides en costume marron avec de grands chapeaux mous; ils viennent proposer des voitures, des chevaux, des karrioles. O désillusion! ils vous adressent la parole en anglais. Nous faisons quelques excursions dans les environs, et nous allons jusqu'à Ejde. Nous voyons une grande cascade tombant de plusieurs centaines de mètres. Nous l'admirons beaucoup : c'est la première que nous rencontrons.

*
* *

Le lendemain, nous partons en voiture pour Gutwangen et, là, nous nous embarquons sur le Sognfjord pour Laerdælsœren.

Nous traversons une gorge profonde, formée de parois à pic, c'est le Naérodal, où nous admirons encore deux chutes d'eau magistrales. Les premières cascades que nous rencontrons excitent en nous une légitime admiration, mais tout le long la route en est parsemée, de sorte qu'après quelques heures notre enthousiasme se trouve ralenti, et cependant les cascades se succèdent toujours. C'est une véritable obsession. Quelle ironie de la nature que d'avoir mis dans ce pays si peu folâtre tant de cascades! La crainte seule de paraphraser un mot historique nous empêche de dire : « Que d'eau! que d'eau! »

*
* *

Le Sognfjord, suivant le guide, est un des fjords les plus pittoresques de la Norwège. Et, en effet, par ses rives abruptes, par la multiplicité de ses bras, par ses eaux claires et trans-

parentes, il mérite, certes, sa réputation. De loin en loin, on voit au sommet des montagnes quelques petits glaciers faisant partie du Justedalsbrae. C'est le plus grand glacier de la Norwège et même de l'Europe, puisqu'il mesure, paraît-il, 1,200 kilomètres carrés de superficie. Mais, malheureusement, comme la plupart des glaciers de ce pays, il n'est pas accessible aux touristes, car ici il n'y a pas de chemins faciles, ni d'auberges, ni de guides expérimentés comme en Suisse. Nous en sommes donc réduits à ne contempler ces merveilles que de loin. Dans quelques années, ce pays deviendra sans doute plus civilisé, les Norwégiens comprendront qu'ils ont intérêt à exploiter cette source de profit, la seule dont la nature n'ait pas été avare envers eux.

*
* *

Après quatre heures de navigation sur le Sognfjord, dans un paquebot lilliputien, nous débarquons à Laerdælsœren. Ce village, situé au fond du fjord, est encaissé au milieu de montagnes aux roches rougeâtres et nues. Nous passons toute une journée à pêcher. Les poissons abondent, et, sans être expert dans l'art de les attraper, on en prend de grandes quantités en peu de temps. La pêche n'est pas seulement une des grandes ressources des marins, elle est également, dans l'intérieur des terres, la suprême distraction. Beaucoup d'étrangers louent des cours d'eau et, s'établissant dans le pays pendant plusieurs mois, ils prennent un nombre incalculable de saumons; ne sachant qu'en faire, ils les distribuent dans les auberges du voisinage, à mon grand désespoir.

On pêche beaucoup à l'aide de mouches artificielles en métal, aux ailes brillantes et multicolores, qu'on traîne à la surface de l'eau. Les saumons, éblouis par la magnificence de ces belles mouches, fondent dessus et se laissent prendre. Certains pêcheurs poussent leur passion jusqu'à pêcher la

nuit, à l'aide d'une petite lumière; le poisson vient voir ce qui se passe d'extraordinaire et, transporté d'admiration, il se livre sans défense.

*
* *

Pour aller de Laerdælsœren à Christiania, on met quatre ou cinq jours, suivant l'état de la route. On voyage dans une voiture à deux chevaux, à l'arrière de laquelle se trouve fixée une petite plate-forme pour les bagages. Ces véhicules sont fort agréables quand il fait beau; ils me rappellent les voyages d'avant les chemins de fer.

Je m'abstiendrai de vous décrire cette route qui est longue. Des forêts de sapins et des lacs, c'est là tout le pays. Le premier jour, nous couchons à Nystuen, à 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il fait un froid glacial. Tout autour de nous s'étendent des champs de neige. Nous établissons notre quartier général dans une petite maison au bord d'un lac. Paysage tout à fait alpestre; on se croirait à l'auberge du Grimsel. Nous arrivons le soir et nous nous logeons à grand' peine. La maison est envahie par une multitude de touristes. Plusieurs n'ont pas de lits et passent la nuit sur des chaises ou par terre. Après avoir fait une route de 80 kilomètres, un tel gîte manque de confortable; mais il ne s'agit pas de récriminer. Accepter de bonne grâce ce qu'on ne peut changer est encore la meilleure manière de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Décidément, le voyage est une excellente école pour ceux qui ont le caractère mal fait.

*
* *

Le lendemain, à sept heures, nous sommes en route. On descend constamment; les chemins sont en très bon état, malgré le mauvais temps des jours précédents. Les routes pré-

sentent une disposition singulière : au lieu d'être planes, elles forment des concavités successives comme des montagnes russes et, pour compléter cette analogie, les chevaux descendent les côtes avec une rapidité vertigineuse. Quand on n'y est pas habitué, cette allure à la descente provoque un certain malaise, mais on se rend bientôt compte qu'il n'y a aucun danger, les chevaux étant d'une adresse remarquable. C'est dans ce voyage qu'on apprécie toutes les qualités de fond de ces petites bêtes qui cependant ne payent guère de mine. Ces chevaux, de petite taille, sont ici les vrais amis de l'homme; aussi s'établit-il entre eux et leur maître des sentiments d'estime réciproque. Ils luttent en commun et s'entr'aident. Jamais on ne voit battre un cheval. Il n'est pas besoin ici de Société protectrice des animaux. Quand il est fatigué, le cheval s'arrête, et on attend qu'il se remette en marche. D'ailleurs, il est d'une résistance étonnante; il monte rapidement les côtes sans être essoufflé; et le soir, lorsqu'il a parcouru courageusement plus de 100 kilomètres en montagne, ce pauvre animal ne trouve qu'une mauvaise litière, et, en fait d'aliment, on ne lui donne que juste ce qu'il lui faut pour ne pas mourir de faim. On le laisse se livrer aux inspirations de son hygiène. A peine dételé, il se roule par terre comme un chien, pour s'essuyer et se sécher, puis on l'abandonne et il va chercher, dans le peu d'herbe qui pousse autour de l'auberge, un petit supplément de nourriture. Après plusieurs jours de cette existence, il marche encore avec vaillance, comme au début. Dans ce pays, la nature semble avoir imprimé partout la même empreinte; tout le monde fait son devoir avec conscience et sans récriminer.

* * *

Certes, la Norwège est fort remarquable par la droiture et l'honnêteté de ses habitants. Les sceptiques disent que c'est un

peuple primitif. Et de fait, on rencontre ici des mœurs tout à fait patriarcales. Le voyageur qui arrive n'est pas traité comme une matière à exploiter, mais au contraire avec toute l'aménité qu'on doit à des hôtes. Au bout de peu de temps, il fait partie de la famille, on est aux petits soins pour lui. C'est à coup sûr un bien fort appréciable, lorsqu'on arrive fatigué, après avoir parcouru ces contrées froides et sauvages, que de se trouver réconforté au physique et au moral par de braves gens, que leur éloignement a jusqu'ici préservés de toute contamination.

Dans une de ces auberges, nous trouvons pendue au mur une grande pancarte en trois langues, défendant aux étrangers de chasser en Norwège sans avoir acquitté un droit variant de 300 à 700 francs. Cela nous semble cher pour un permis de chasse. Il paraît qu'on a été obligé de prendre ces mesures contre les Anglais qui, comme partout ailleurs, traitant ce pays hospitalier en pays conquis, y détruisaient tout le gibier avec la furie qu'ils apportent à tous leurs sports.

*
* *

C'est dans ces régions forestières voisines du Télémarken que l'on rencontre encore des souvenirs touchants de notre histoire.

C'était en 1870. Un ballon partit un soir de Paris, monté par deux courageux marins. Le vent était violent, mais cette considération n'était pas de celles qui pouvaient arrêter ces hommes. A peine partis, ils furent pris dans un courant de tempête qui pendant toute la nuit les entraîna vers le Nord. Le lendemain, ils se virent au-dessus de la mer; ils se croyaient perdus. Bientôt la terre apparut. Descendant au milieu de forêts dont ils ne pouvaient apercevoir les limites, ils ignoraient dans quel pays ils étaient tombés. Ils se virent tout d'abord entourés par des

loups affamés. Après avoir marché longtemps dans ces solitudes, ils rencontrèrent des paysans. Surprise réciproque, impossible de se comprendre; l'étonnement des habitants fut sans bornes quand ils virent le ballon. Inutile de dire avec quelle hospitalité ces malheureux furent accueillis. Aujourd'hui, ce souvenir est encore vivant là-bas. Ces hommes, venus par le ciel, au milieu des brumes et des frimas de cet hiver inoubliable, sortant de la Grande ville assiégée par des ennemis stupéfiés eux-mêmes de leur œuvre, n'est-ce pas là comme une vision gigantesque digne des héros des vieilles légendes scandinaves?

*
* *

Nous voici à notre dernier jour de voyage, avant de gagner Christiania. A mesure que nous nous rapprochons de la capitale, la campagne est plus peuplée et on trouve des journaux, signe de civilisation raffinée. Nous descendons rapidement le lac Spirillen, qui est large comme une petite rivière; le courant est très rapide et charrie une masse de poutres. Ce sont les fameux sapins de Norwège qui flottent ainsi jusqu'aux scieries. Ces bois couvrent parfois toute la surface de l'eau, si bien que le navire est obligé de se frayer un passage au milieu d'eux. En certains endroits, des hommes sur des radeaux viennent reconnaître les poutres et les distribuent dans telle ou telle direction, suivant la marque du propriétaire.

Au bout de quatre heures, on retrouve un tronçon de chemin de fer qui nous ramène à Christiania. C'est avec une véritable volupté que nous revoyons des aliments européens. Adieu conserves, salaisons et saumons de toutes espèces! Une bonne nuit a bien vite réparé toutes les fatigues des jours passés, et le lendemain, tout pimpants, nous arpentons les rues de Christiania avec cette assurance que donne le déjà-vu.

L'heure du retour arrive, il faut entrer, remportant une

moisson de charmants souvenirs. Mes compagnons me quittent, continuant leur voyage en Suède, tandis que je reprends le chemin de la France.

*
* *

A bord du *Melchior*, 12 août 1888.

Le *Melchior*, énorme paquebot danois, est amarré au quai. A dix heures précises nous levons l'ancre. La cloche du bord retentit, aussitôt se produit un grand silence, comme celui du recueillement, et lentement, avec la solennité d'un grand seigneur, le navire sort des jetées. J'envoie un dernier salut à mes compagnons qui sont venus là, et en quelques instants nous nous perdons de vue. Sur ce grand bateau, bondé de monde, je suis le seul étranger. Pas d'Anglais ni d'Allemands avec leur airs conquérants, mais de braves Danois qui semblent parler de leurs affaires. Je ne trouve pas aisément à échanger mes idées dans ce milieu ; un amalgame d'anglais et d'allemand panaché de mots norwégiens lus aux enseignes des boutiques, me constitue un langage qui ne me mène pas loin. Je me vois donc obligé de me renfermer dans le silence, et, assis à l'arrière, à l'abri du vent, je laisse mes yeux se perdre dans l'horizon lointain qui va s'effaçant. Il fait un temps superbe; le ciel, d'un bleu pur, illumine le fjord de Christiania. C'est le dernier que je vois, car dans un instant nous allons nous retrouver en pleine mer. En arrivant en Norwège, je l'avais vu par les lueurs blafardes du soir; le voici en plein midi, paré de tous ses atours, comme une jolie femme qui, coquettant adroitement, vous fait admirer, à votre propre insu, tous ses charmes. Après tous les fjords que j'ai vus en si peu de temps, il semble que celui-ci doive me laisser indifférent. Il n'a pas l'aspect sauvage et farouche du Sognfjord, ni le grandiose du Lynjerfjord, mais il a quelque chose de gracieux, d'aimable,

je dirais, si j'osais, de mondain; il a l'air d'être là pour reconduire le voyageur qui s'en va, et l'accompagner jusqu'au seuil de son domaine, comme des gens de bonne compagnie. Et qui sait? je suis sans doute encore dupe de mon imagination; mais dans quelques minutes, la Norwège va disparaître à mes regards, pour toujours peut-être, et comme ces personnes qu'on sait ne devoir plus jamais revoir, je la regarde avec une indulgence attendrie. C'est que maintenant tous mes souvenirs se pressent en foule dans mon esprit. Les petits incidents de voyage, les gaietés de la route traduisant notre bonne humeur, tout cela disparaît; mes impressions rapides se classent d'elles-mêmes, elles se hiérarchisent pour ainsi dire, et je revois devant moi ce qui m'a le plus frappé : cette nature désolée et criante de l'extrême Nord. Ce qui ajoute encore à l'acuité de ces impressions, c'est que, tandis que je regarde à l'avant où la pleine mer s'étale en une nappe infinie, je revois là-bas, dans le lointain, la terre de France qui va poindre, et c'est là un sentiment dont je n'ai jamais pu me défendre : chaque fois que je reviens de pays lointains, je me sens empoigné par la même émotion.

Ceux qui vivent au milieu des agitations fiévreuses de notre existence sont comme entourés d'un mur chinois; le monde, pour eux, ne va pas plus loin que l'horizon de leur ambition. Ignorant ce que donne la mise au point, ils oscillent entre la fatuité du chauvinisme et la dépréciation injuste de leur patrie. C'est de loin, seulement, qu'il est possible de juger avec quelque impartialité ce que le rapprochement obscurcit et défigure; de plus, la comparaison est indispensable, et vient, avec sa logique implacable, forcer le jugement, si bien que nul ne sait pourquoi il aime son pays tant qu'il ne connaît pas les autres.

*
* *

Copenhague, 15 août 1888.

Le matin, à dix heures, nous débarquons à Copenhague, jolie ville très animée. Je vais visiter l'Exposition, qui ne paraît pas fort intéressante. En face se trouve un beau palais élevé à l'art français par M. Jacobsen. Cet industriel danois a réalisé une fortune immense, grâce aux découvertes de M. Pasteur. Voulant lui témoigner sa gratitude, il a fait faire le portrait de Pasteur par Bonnat et l'a offert à l'illustre savant; il a, en outre, fait construire un grand édifice dans lequel il a rassemblé un certain nombre de tableaux parmi les plus remarquables de l'école contemporaine. A la place d'honneur, dans la salle principale, on voit le tableau de Detaille représentant un bataillon en campagne dormant la nuit, par terre. Dans les nues apparaît leur rêve : l'épopée des armées victorieuses du premier Empire qui défilent au loin. La foule des étrangers s'arrête devant ce tableau et le contemple d'un air pensif. En présence de cette généreuse gratitude, il est à souhaiter qu'on élève plus tard une statue à M. Jacobsen (ce qui n'est même plus un grand honneur par le temps qui court) pour apprendre aux générations futures que, dans notre siècle, il s'est rencontré un homme reconnaissant.

*
* *

Copenhague et le Danemark mériteraient une description spéciale, mais, mon récit ayant déjà trop duré, je m'en abstiendrai. A sept heures du soir, on prend le chemin de fer pour Korsor. Nous traversons de belles campagnes. Singulière impression ; je trouve que toute la nature, ici, est pâle et incolore, tout me paraît uniformément gris. Après les couleurs intenses de la Norwège, la verdure de nos pays me semble couverte

d'une épaisse couche de poussière Cette impression est fugace, car, au bout de quelques jours, les tons ont repris leur valeur et j'ai bien vite reconquis la notion exacte de nos teintes douces et fondues que les couleurs criardes du Nord avaient momentanément bouleversée. De Korsor à Kiel, la traversée se fait la nuit. On s'embarque à neuf heures du soir et on arrive sur la côte allemande à cinq heures du matin. Il paraît que ce voyage est intéressant. Je ne saurais vous en parler; j'ai dormi tout le temps. Deux heures de chemin de fer suffisent pour atteindre Hambourg. Toute la journée, on traverse le plaines arides de l'Allemagne du Nord jusqu'à Cologne. De là à Paris, c'est un trajet banal.

*
* *

Paris, 1er septembre 1888.

Me voici de retour, et tout aussitôt je me trouve repris par l'engrenage parisien, où nous sommes entraînés avec une vertigineuse rapidité. En quelques instants, l'existence habituelle, en se renouant, semble effacer jusqu'au souvenir d'une interruption, et la bizarrerie de notre caractère est telle que cette échappée vers la Norwège me semble déjà reléguée dans l'histoire ancienne.

Cependant, en parcourant nos boulevards où s'agite la foule enfiévrée, il m'arrive parfois que, par une association d'idées inconsciente, mes souvenirs se trouvent subitement évoqués. Je me sens alors tout à coup repris par cette impression étrange, impossible à définir, que j'ai ressentie là-bas, et je revois en même temps, comme dans un rêve, l'océan Glacial brumeux qui s'étend au loin et, au milieu, le cap Nord qui se dresse fièrement dans toute sa majestueuse grandeur.

Paris. — Imprimerie Alcan-Lévy.





